



CHAPITRE 1

Salut... Journal.

Désolée, c'est la première fois que j'écris un journal intime, alors je n'ai pas vraiment songé à te donner un nom, mais je vais y réfléchir d'accord ?

Je me présente, je m'appelle Maliki...

Il paraît que c'est un prénom masculin un peu partout dans le monde, sauf pour moi manifestement... C'est à se demander à quoi pensent les parents quand ils sont en pleine euphorie prénatale. Si ça ne tenait qu'à moi, il y aurait une loi pour veiller à ce qu'aucun enfant ne fasse son entrée dans la vie, affublé d'un prénom comme Archibald, Eudes ou Pierre-Cyril. Autant lâcher son enfant sur une piste noire en marche arrière avec un seul ski et sa capuche à l'envers...

Bref, merci du cadeau : Maliki, super prénom ! Et tellement simple à porter au quotidien... Surtout au collège, où c'est bien connu, tout le monde est tellement mature et intelligent... Je suis sûre que la plupart des cerveaux des autres ados de mon âge pourraient aisément tenir dans un petit pot à confiture.

Bon, j'exagère un peu.

Disons dans un pot à cornichons.

Mais ce n'est pas tout, s'il n'y avait que le prénom !

Je m'appelle Maliki, j'ai 13 ans et j'ai des cheveux... roses. Oui, vraiment !

Je ne sais pas qui a bricolé mon code génétique, ni ce que mes parents ont encore fabriqué – décidément on ne peut vraiment pas leur faire confiance ! –, mais j'ai comme le sentiment que le rose n'est pas une nuance capillaire censée se trouver dans le manuel de *L'Être humain pour les nuls*.

Ma mère m'a longtemps soutenu que j'avais la crinière roux pâle comme elle. Pour mon père, ils sont châtain-fraise. J'ai aussi eu droit à l'écœurant « mi-prunemi-barbe-à-papa ». Mais plus les années passent, moins le doute est permis, ils sont irrémédiablement ROSES... Alors c'est peut-être classe dans les dessins animés et les jeux vidéo, mais en vrai, c'est complètement la honte... En plus ils sont impossibles à coiffer ! Chaque matin, j'ai l'impression de me battre avec une pieuvre qui aurait bu trop de café. Je ne parle même pas de l'épi que j'ai au sommet du crâne. Celui-là c'est peine perdue... Je pense que lorsque toute vie sur Terre aura été annihilée par des guerres atomiques et balayée par d'épouvantables tempêtes solaires, cet épi se dressera toujours, sur fond de soleil couchant, planté au milieu d'un monde plat et lisse comme un petit roseau arrogant. Et rose...

Tu penses que je me plains pour rien ? Attends la suite ! Je m'appelle Maliki, j'ai 13 ans, j'ai les cheveux roses et des grandes oreilles... pointues.

Enfin pointues... Disons plutôt grandes, orientées vers l'extérieur et... ben pointues en fait, il n'y a pas d'autre mot... Et là je suis sérieuse, si tu rigoles je te mords, parce que figure-toi que j'ai aussi des canines particulièrement acérées.

Il paraît que voir la vie avec optimisme, c'est déjà le début du bonheur, mais avoue qu'à 13 ans, ça fait quand même pas mal de trucs à gérer.

Pour en revenir au niveau intellectuel de mes camarades du collège, il paraît que je parle comme un bouquin ! Et crois-moi, dans la bouche de Gros Maxime – le gros dur de ma classe, bagarreur et incapable de lire son prénom sans suivre les lettres avec son doigt –, ce n'est pas un compliment. En même temps, si tu connaissais Gros Maxime, tu serais sûrement d'accord avec moi pour reconnaître que recevoir un compliment de sa part serait plus inquiétant que flatteur. Finalement, il est rassurant d'avoir un Gros Maxime dans son entourage, pour se conforter dans la certitude qu'on est à la bonne place dans l'Univers.

C'est vrai, j'aime mieux lire un bon bouquin que regarder une émission de télé-réalité, mais ça ne m'empêche pas d'aimer les bons films et les jeux vidéo ! Mais c'est ça le collège. Qu'on te surprenne une seule fois à bouquiner en attendant le car, et c'est le goudron et les plumes, et le mot *intello* marqué au fer rouge sur ta réputation pour le restant de ta scolarité.

Bon je te rassure, je n'ai pas que des tares congénitales. Mère Nature, dans sa grande bonté – ou parce qu'elle ne résiste pas à une bonne blague – m'a laissé quelques atouts.

Je ne suis ni trop petite ni trop grande. On ne me traite jamais de sac d'os ou de grosse vache, et un volume plutôt flatteur déforme déjà le haut de mes débardeurs. Mes yeux sont grands, la plupart du temps bleus, parfois verts, on dirait que ça

dépend de mon humeur. Hélas, ça ne suffit pas vraiment à me rendre populaire, à part aux yeux de certains garçons un peu fébriles, qui se mettent à transpirer quand je me penche pour ramasser mon stylo plume...

De toute façon, je ne m'intéresse pas tellement aux garçons. La plupart sont pleins de boutons et ricanent entre eux en se poussant. Les garçons que j'ai connus à l'école primaire ne me semblaient pourtant pas si idiots. Peut-être que chez eux, l'évolution se fait à l'envers ?

Bon, il y a bien Rafael, mais lui c'est différent. Déjà il vient d'Arménie, ce qui est terriblement exotique. Même si je ne sais pas exactement où ça se situe... Mais ma grand-mère brûle souvent du papier d'Arménie pour parfumer son salon et ses cabinets, et ça sent très bon !

Rafael est dans la classe Prévert – Je suis dans la Rimbaud – et je le croise toujours par hasard dans la cour pendant la pause. Oui, d'accord, peut-être pas tout à fait par hasard, j'avoue que je suis curieuse.

Voilà, curieuse, rien de plus !

Il trimbale souvent un grand instrument dans son étui, peut-être une guitare ou une basse, et ne semble pas vraiment traîner avec d'autres garçons ou filles de sa classe. Il a le regard sombre sous des sourcils épais, et des cheveux noirs en bataille, la peau un peu brune.

Un matin, alors que j'étais encore en retard, ma carte de bus est tombée de ma poche, dans la boue, juste devant lui. Il l'a ramassée et a regardé longuement la petite photo un peu floue et toute tachée. Puis il l'a essuyée sur un mouchoir et me l'a rendue en me disant : « C'est une jolie photo. » Puis il a continué son chemin sans se retourner. Heureusement, parce que ça m'aurait énervée qu'il me voie sourire comme une idiote.

Pour terminer les présentations, j'adore le dessin ! Je dessine depuis que je suis toute petite. C'est une passion. Mais j'ai l'impression que tout ce que je fais est complètement nul. J'arrive à peu près à recopier des images que j'aime bien dans des magazines, en faisant un quadrillage, mais dès que je dois inventer à partir d'une feuille blanche, je perds tous mes moyens. Du coup, j'ai demandé à ma mère de m'inscrire à l'atelier municipal d'arts plastiques. Ma prof s'appelle Madame Élise. Elle est toute jeune, mais hyper talentueuse, très patiente et j'apprends plein de trucs avec elle. Pour l'instant c'est la seule qui a le droit de voir mes dessins, le temps que je m'améliore. J'aurais trop honte de les montrer à ma famille ou à mes amis.

Une fois j'ai osé montrer un cheval que j'avais dessiné à Sarah... Sarah, c'est ma meilleure copine dans ma classe, je t'en parlerai une autre fois si ça ne t'ennuie pas. Bref, elle a ouvert de grands yeux émerveillés, et m'a soutenu avec son enthousiasme habituel que mon cochon était super réussi... J'ai donc encore du pain sur la planche à dessin.



Bon.

J'espère que je ne t'ai pas trop soûlé avec ma petite vie d'adolescente lambda. Parce que tout ce je t'ai raconté pour l'instant n'est finalement pas très important. Le collègue, les cheveux roses, les oreilles pointues, Gros Maxime... J'ai un problème bien plus grave.

C'est d'ailleurs la raison de ton existence Journal, alors s'il te plaît, fais un effort pour me croire, parce que j'ai vraiment besoin d'en parler à quelqu'un qui ne me prenne pas pour une cinglée.

Je suis possédée.

C'est bizarre de l'écrire, comme ça noir sur blanc, mais je ne trouve pas d'autre mot, et je ne vois pas d'autre explication. Je ne suis pas toute seule dans mon corps.

Ça a commencé il y a quatre ans. C'était un dimanche soir, et mon père venait de me déposer chez moi, après une longue heure de trajet, pendant laquelle on avait écouté une version audio du *Petit Prince*. Mon père a toujours été fan et me l'a passé tellement de fois que je le connais par cœur... Oui, mes parents sont divorcés comme tu t'en doutes, et je vis avec ma mère. Je vois mon père un week-end sur deux quand il n'est pas en déplacement pour son travail.

Je suis descendue de la voiture, et j'ai traversé le petit jardin de la maison. J'ai ouvert la porte d'entrée et j'ai filé directement dans ma chambre, pour que ma mère ne me voie pas pleurer. Je déteste ce moment, j'ai toujours l'impression qu'il m'abandonne, que c'est injuste... La tristesse et la colère se mélangent et tout paraît plus sombre. C'est plus facile maintenant que j'ai grandi, mais à 9 ans je ne me contrôlais pas encore très bien.

Dans ma chambre, j'ai regardé par la fenêtre la voiture qui s'en allait. J'ai à peine eu le temps de la voir disparaître au coin de la route. Mon cœur et mes dents se sont serrés fort, très fort. Des petits flashes sont apparus devant mes yeux, des picotements sous ma peau.

Et tout est devenu blanc.

L'instant d'après, j'étais sur une civière, et plein de gens s'agitaient autour de moi. Ma mère marchait vite à mes côtés, blanche comme un linge. Elle tentait de masquer son regard effrayé, mais ça tenait plus de la grimace que du sourire rassurant.

– Tu t'es évanouie et tu es à l'hôpital, ma chérie. Tu as un bras cassé mais ne t'inquiète pas, m'avait-elle dit pendant que les urgentistes essayaient également de me rassurer et faisaient des blagues pas super drôles.

Machinalement, j'avais essayé de bouger le bras gauche. La douleur fulgurante m'avait confirmé le diagnostic et je m'étais autoriséé un petit hurlement bien mérité.



De retour chez moi avec mon plâtre, ma mère m'avait installée sur le canapé, dans un océan de coussins et de couvertures et avait allumé la télé, avant de sortir de la pièce. Mais je n'arrivais pas à me concentrer sur l'émission. J'essayais de reconstituer le puzzle de ce qui s'était passé. Malheureusement il me manquait toutes les pièces... Comment m'étais-je cassé le bras déjà ? Est-ce que j'étais tombée ? Ma mère était restée très évasive sur les circonstances dans lesquelles elle m'avait trouvée et ça m'agaçait. Je m'étais donc levée pour aller dans ma chambre examiner les lieux. Ma mère s'y trouvait, l'air désemparé. Quand elle m'avait vue, elle m'avait grondée et ordonné de retourner sur le canapé. J'avais obéi, toute penaude, peu habituée à me faire crier dessus comme ça. Avant de quitter la pièce pourtant, une image s'était gravée dans ma mémoire. Mon oreiller était éventré et sa garniture éparpillée sur le sol et les meubles. Le papier peint du mur, près de la fenêtre, était déchiré et le plâtre en dessous était quadrillé de crevasses profondes, comme des griffures. Un impact plus gros et plus profond que les autres révélait une brique rouge au milieu d'un éclat béant.

De retour sur le canapé, cette image avait tourné en boucle dans ma tête. J'avais observé mes ongles. Ils étaient usés, fendus, et du plâtre s'était aggloméré dessous.

Plusieurs semaines passèrent. Ma chambre avait été réparée, et j'avais eu le droit de choisir un nouveau papier peint, avec des étoiles dessus je crois. Mon père m'avait offert une trousse de crayons, un gros carnet à dessin avec une couverture du Petit Prince et un spirographe¹ pour occuper ma convalescence. Ce n'était pas le cadeau idéal avec un seul bras, mais je m'étais bien gardée de lui dire. J'étais toujours trop contente qu'il pense à moi !

La gamine que j'étais avait vite oublié cet incident, mon bras avait guéri sans complications, et la vie avait repris son cours.

Mais un dimanche soir, la tristesse m'avait de nouveau submergée.

Cette fois j'avais eu le temps de sentir quelque chose. Ou plutôt quelqu'un, et la sensation terrifiante que ce quelqu'un regardait à travers mes yeux. J'avais senti sa peur, son incompréhension, puis sa panique qui montait et prenait le contrôle. J'avais eu le temps d'appeler ma mère au secours avant de tomber dans les pommes.

Cette fois je ne m'étais rien cassé, mais j'aurais préféré... À mon réveil, ma mère avait les yeux cernés et rougis, le visage hagard, et ses longs cheveux roux en bataille, comme si elle s'était battue. Trois griffures rouge vif couraient sur sa joue et descendaient jusqu'à son cou.

Elle m'avait dit :

– Ma chérie, il faut qu'on aille voir le médecin...

Notre médecin de famille s'était voulu rassurant. Il avait diagnostiqué du stress, peut-être dû au divorce de mes parents. Il m'avait prescrit des plantes à

1. Vous savez, cette grande plaque percée de plein de trous aux formes variées, dans lesquels on fait tourner son crayon pour obtenir des rosaces et autres répétitions de formes. À en croire les publicités de l'époque, ça servait surtout à dessiner des yeux de hibou.

infuser et à respirer dans un bol d'eau chaude. Quelques semaines plus tard, un dimanche soir, j'avais lancé la télévision à travers le salon et je m'étais recassé le bras.

Notre médecin de famille nous avait alors orientées vers un spécialiste des troubles du comportement. J'avais eu le droit à un bilan de santé complet et à un nouveau traitement contre le stress, médicamenteux cette fois, plus costaud.

Un autre dimanche soir, j'arrachais de ses gonds la porte d'entrée de la maison. On ne la retrouva jamais...

Le spécialiste des troubles du comportement avait donc suspecté une maladie mentale et m'avait envoyée chez une psychothérapeute qui pratiquait l'hypnose, une dame très gentille.

Quand elle m'avait demandé de parler à la créature qui, selon moi, vivait dans mon corps, je lui avais sauté dessus et l'avais mordue au sang. Il avait fallu l'intervention de plusieurs internes pour me faire lâcher prise, et je m'étais réveillée avec le goût ferreux du sang dans ma bouche.

La séance avait été filmée. Ça m'avait fait un choc de me voir attaquer cette dame. Mes yeux semblaient presque jaunes, immenses, la pupille à peine visible. Je commençais à me dire que j'étais vraiment folle. Ma mère semblait avoir peur de moi. Mon père était très inquiet. Je vivais en plein cauchemar.

Un collègue de la dame que j'avais agressée – et qui heureusement n'avait pas porté plainte – avait contacté ma mère par téléphone. C'était un spécialiste du cerveau, un certain Docteur Pilven, fraîchement diplômé mais déjà assez réputé. Intrigué par mon cas, il avait étudié le dossier et regardé en boucle la vidéo de l'agression. Il avait ensuite vivement insisté pour me rencontrer. Selon lui, il avait une piste de traitement prometteuse. Son enthousiasme avait été contagieux, et ma mère avait retrouvé un peu d'espoir, et moi avec.

Le Docteur Pilven nous avait mises tout de suite en confiance. Grand, sérieux, aimable et sûr de lui, toute sa personnalité sentait la maîtrise et clamait : « Ne vous inquiétez pas, je gère. » Il avait souvent ce petit rire rassurant, qui ressemblait à un mauvais doublage de film : « Ho ho ho, on va s'occuper de ça ! »

Il m'avait posé énormément de questions, sur ma situation familiale, mes amis, ma petite enfance. Il m'avait installée dans une énorme machine, à résonance magnétique ou je ne sais quoi, qui faisait un boucan infernal. Il m'avait prescrit de minuscules cachets jaunes et ronds qui semblaient faits maison, et m'avait donné des rendez-vous toutes les semaines.

Aussi simplement que ça, tout s'était arrêté net, plus de crises.

Chaque dimanche soir, l'angoisse que la créature se réveille était là, mais je prenais mon petit cachet jaune et la créature ne venait pas. Le mercredi après-midi, j'allais mettre ma tête dans la grosse machine du Docteur Pilven et je lui racontais ma semaine, en criant par-dessus le vacarme. Il notait tout, calmement, posait d'autres questions, consultait des diagrammes, et tout allait bien. Au bout d'un moment, il avait déclaré que nous pouvions suspendre les séances. Le cauchemar qui hantait notre quotidien avait disparu, et ma mère

et moi avons arrêté d'en parler. Le souvenir même de cette mésaventure commença à s'éroder sous le ressac du quotidien.

Mais dimanche dernier, je l'ai sentie...

Après deux ans de sommeil, la créature qui regarde par mes yeux était toujours là...

Comme tous les dimanches, je me sentais un peu triste, alors je feuilletais un vieil album de photos dans ma chambre. Des photos de quand j'avais 7 ans, avant que mes parents ne divorcent. J'aimais bien cette époque, paisible, insouciante. Le soleil semblait plus chaud, et les couleurs plus vives. On avait un petit chat, une petite femelle qui s'appelait Lady et je ne me lassais jamais de jouer avec elle dans le jardin. Avec ma super copine Sabrina, qui habitait une vieille ferme au bout du village, on passait des heures à inventer des histoires, à vivre des aventures dans le village, à bricoler des pièges à papillons farfelus... Elle aussi avait un petit chat, qui s'appelait Flèche, une petite femelle également. Les deux chats nous suivaient absolument partout, et le voisinage s'amusait de nous voir toutes les quatre arpenter les rues du village, toujours inséparables.



Sur la dernière page de l'album, j'avais disposé sous le film plastique, une unique photo de nous quatre. Elle était amusante parce que tout le monde regardait le photographe, même les chats ! Mais en croisant ces regards du passé, ces regards que je ne reverrais plus jamais, j'ai ressenti une tristesse qui n'était pas la mienne. Une onde s'est propagée en moi, comme le gémissement d'une créature qui s'agite dans son sommeil. Ce n'était pas aussi fort qu'à l'époque de mes premières crises. J'ai visualisé une petite pilule jaune dans ma tête, et j'ai pu garder le contrôle. Mais aucun doute possible, c'était bien la même sensation. Elle est de retour...

Il faut que je retourne voir le Docteur Pilven... sans que ma mère le sache. Je n'ai pas envie de lui faire revivre tout ça.

Je compte sur ta discrétion, Journal. Ce n'était pas facile pour moi de te raconter ces secrets. Ne le prends pas mal, j'ai confiance en toi, mais je vais te mettre un cadenas. Et... merci de m'avoir écoutée, enfin lue... Bref, j'espère que tu ne me prends pas pour une folle...

Il faut que j'aïlle en cours maintenant, à plus tard !

